

LE LOUISIANAIS,
Publié par J. GENTIL,
Parait le Samedi.
Prix de l'abonnement, pour un an, \$5.
Law is a solemn expression of legislative will.
(Civil Code of the State of Louisiana.)
Samedi 1 Février 1873.

Le Louisianais,

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE SAINT-JACQUES.

L. S. U.
Library
Baton Rouge
La.

PRIX DES ANNONCES:
Par carré de dix lignes, ou moins, pour la
première insertion . . . \$1 50c.
Par carré de chaque publication subsé-
quente . . . 75c.
Les communications de nature personnelle et les
avis à l'année se régleront de gré à gré avec
l'Éditeur.
La liberté finit où commence la licence.
Vol. 8. No. 81

Bureau du journal, près du Collège
Jefferson, St-Jacques, rive gauche.
Pour lettres, journaux, échanges et
papassos, adressez à Convent Post-Office.

Immigration.

La Louisiane d'aujourd'hui est presque
sans "Agriculture", sans Industrie, sans
Commerce et sans Peuple.
On dirait une vieille ruine.
Il lui faut des "Agriculteurs", des
Travailleurs, des Producteurs, des Con-
sommateurs et des Citoyens.
Favorisons donc l'Immigration!
Les immigrants seront nos co-associés,
nos co-propriétaires, nos concitoyens, des
Louisianais.

Ne craignons point, propriétaires, Habitués
et Planteurs, puisque l'"Agriculture"
est la mère-nourricière de la Louisiane,
puisque le "Salarial" achève notre ruine,
puisque le travailleur indigène est insuffi-
sant, de nous adresser au travailleur
étranger, de l'"associer" à notre sort et à
notre Salut, de l'intéresser à notre Œuvre
par le "Travail à la part".
Ce dernier travail, le seul intelligent et
le seul sérieux dans les circonstances
présentes, a fait ses preuves de vérité.
Plus de "Salarial" qui laisse la terre en
jachère.
Mais l'"Association" qui fertilise tout,
utilise toutes les forces, développe la fortune
particulière et générale, doit infailliblement
classer les hommes en travailleurs et en
"parasites".
Ouvrons nos portes et montrons nos
champs.
Hummer, appellez des hommes.
Il faut "socialiser" en fait avec le
régne heureux des Carpet baggers et des
vagabonds.
Et puis, n'étant encore que la "Pau-
vreté", faut-il devenir la "Misère", surtout
quand un effort de bonne volonté et d'intel-
ligence peut nous rendre le bien-être, la
dignité, voire même la splendeur passée?
Favorisons donc l'Immigration!

Vers Cuba.

Il est dit et il sera écrit que ce siècle
emportera trois choses: l'esclavage des noirs,
la puissance temporelle des Papes et les
royautés.
Ce siècle aura donc été grand, moral et
religieux, quoiqu'en disent les amis du passé
et les éternels mécontents qui ne peuvent
se consoler, Calypso d'une lie antique, au
départ d'un aventurier qui explore un monde
inconnu et nouveau.
Oui, le monde marche.
Et sa mission est de marcher, d'explorer
l'avenir, de se dévouer à temps des habits
qui ne conviennent plus à sa taille et à sa
destination, de s'affirmer splendidement dans
la vie et dans la vérité, de ne plus être au
dix-neuvième siècle du progrès chrétien ce
qu'il fut jamais aux siècles du paganisme
cruel ou du moyen-âge obscur.
Ne pleurons donc point les choses passées.
Il nous faudrait trop de larmes pour
arroses les inoublables tombes que le
temps a semées sur l'immense chemin
parcouru par les générations endormies
dans le silence éternel, et nous ne devons
point frustrer l'avenir en lui tournant déplo-
rablement le dos, pareils à ces contempteurs
de choses mortes qui font reposer leurs
vies et leur espérances sur un néant à jamais
muet.
Que le passé soit donc le passé.
Nous en avons extrait la vie, et les vérités
qu'il contenait ont passé dans le souffle et
la foi des survivants.
Or, prenons bravement notre part de tout
ce qui arrive, et même réjouissons-nous.
Dieu sait bien ce qu'il fait, et rien n'arrive
contre sa pensée, contre sa volonté, contre
sa sagesse infinie comme lui. Ce que nous
nommons une catastrophe, dans l'ordre
humain, n'est point une catastrophe dans
l'ordre divin, et les révolutions, parfois tant
maudites, sont des coups de tonnerre qui
rasurent, au prix de quelques ruines, le
ciel bien de la grande famille humaine. Le
mal, prétend avec raison le philosophe, est
purement relatif, et n'est qu'un appel con-
stant au mieux.
Oui, toutes les institutions qui n'ont rien
de l'absolu divin, qu'un siècle a créées à
l'usage d'un siècle, qui portent, pour ainsi
dire, l'empreinte d'un doigt mortel et d'une
pensée contemporaine, passent et nous aban-
donnent leur raison d'être et leur utilité
d'un jour. Le progrès ne serait point sans
cela, et nous serions l'immobilisme. Il faut
donc qu'une plus grande justice prenne la
place d'une justice moindre, qu'une liberté
circonscrite étende prodigieusement sa cir-
conscience, que Dieu lui-même, tout au moins
par rapport à nous, se dégage dans un
rayonnement plus splendide et de ceux
plus vastes. Telle est la loi vivante de
l'humanité, et toute autre loi ne serait
qu'un mensonge. Les religions elles-mêmes,
quoiqu'en disent les dogmatistes, obéissent

à cette discipline providentielle, naissant,
vivant, brillant, se modifiant, passant, ne
laissant après elles, si elles ne sont pas
absolument vraies, que ce qu'elles possé-
daient d'éternel et d'indestructible, bien
souvent même, comme le paganisme, per-
mettant aux incrédules de la dernière heure
de briser à coups de marteau la statue de
Sérapis, afin que la populace voie sortir des
milliers de rats des flancs de la statue bri-
sée et méprisée.
Conséquemment, gens de peu de philo-
sophie et de peu de foi, ne pleurez pas toutes
les larmes de vos yeux et ne sangotez pas
tous les sanglots de votre poitrine quand
vous voyez que le temps, d'un coup de son
aile, renverse une institution passée.
Le temps fait son devoir, il sait à qui il obéit,
à la conscience de son œuvre. La chose
détruite ne valait plus rien, gênait, faisait
ombre, déplaçait à Dieu. Est-ce donc à
nous à regretter, géignant comme des Juifs
aux bords du Tigre et de l'Euphrate, sans
toutefois, en bons et vrais Juifs, oublier
qu'on trafiquait avantageusement avec les
riches Babyloniens de Babilus et de
Nians? Allons donc! Laissons agir le
temps, allons-le, soyons les complices
de son œuvre aussi divine que
puissante. L'histoire ne se méprend point
sur le compte des hommes et sait apprécier
leurs actions. Jamais elle n'a confondu ceux
qui marchent en avant, Moïses de la nue
lumineuse, avec ceux qui s'accroissent
tristement sur une borne, ridicules gardiens
d'une borne où les chiens s'arrêtent en
passant. Est-ce que le Dieu nouveau est un
doléant, aux membres, sur la pierre d'uni-
versité du sacrifice sanglant? Est-ce que l'âme
des vivants doit hanter la tombe des morts?
Est-ce que l'appel nous vient du passé, lui
qui vient de l'avenir? Est-ce que le pro-
grès dans l'humanité n'est pas le catholicisme
de la morale éternelle et de la conscience
infinie, affirmation de l'esprit, dont les ailes
se déploient en raison de l'étendue des siècles
et de la profondeur des horizons?
Chut! deux tons trop haut. Ce lyrisme
n'a pas d'excessif à Saint-Jacques.
Quoiqu'il en soit, nous maintenons notre
proposition.
Ce siècle, le dix-neuvième selon l'ère
chrétienne, le X inconnu selon la probléma-
tique création du monde, emportera dans
les dernières années de son existence les
trois choses qu'on nomme Royauté, puissance
temporelle des Papes et Esclavage des noirs.
Ces trois choses, en disparaissant, nous-
mêmes nous en sommes et nous nous en
affranchissons des esprits et des intelligences
un plus grand rayonnement de
l'Évangile sur le monde.
Quant au siècle suivant, ainsi préparé,
ainsi annoncé par des précurseurs, ainsi
dégagé d'institutions vieilles ou vicieuses,
il sera celui de la science sociale et du droit au
travail affirmé dans le monde des faits néces-
saires.

II.
Venillez bien, braves amis, ne pas nous
prendre pour un blasphémateur, pour un
profaneur, quand nous nous permettons de
dire que le pouvoir temporel des Papes doit
finir, va finir, est fini.
Il ne s'agit, bien entendu, que du pouvoir
temporel, de la couronne terrestre, du royaume
mondain. Le pouvoir spirituel est
réservé, et le christianisme, doctrine de vie
et morale éternelle, n'est point une de ces
institutions qui passent ou qu'on brise
comme un code politique. Ses profondes
racines sont dans la conscience universelle.
L'attaquer serait le consoler, et ses prin-
cipes, dont le temps n'a que le serviteur,
débent le temps lui-même. Est-ce que le
christianisme n'existant pas avant le Christ
lui-même, puisqu'il existait avec Dieu?
Quant à la discipline que les hommes y ont
apportée, c'est chose différente, et la disci-
pline se modifie selon les heures de lutte
ou de triomphe, de commencement ou d'apogée,
d'épreuve ou de glorification.
Nous ne blasphéons donc point en
disant que le pouvoir temporel est une
chose passagère et peut-être bonne à sacrifier
au siècle.
Pie IX a dépassé les années de Pierre,
grand, bon et saint comme le premier apôtre.
Y aurait-il donc quelque chose d'humiliant
pour Pie à être pauvre comme Pierre? Car
nous savons que le premier des Papes
portait un pauvre manteau, des sandales au
peu de bique, un bâton qui ressemblait
peu à un sceptre, et un cœur qui ne reculait
devant aucun héroïsme. La papauté, après
dix-neuf siècles laborieusement remplis,
peut remonter à son berceau et interroger
la foi de son enfance, sans qu'il soit bien
nécessaire, même utile à Pie IX, de coiffer
la tiare des Arméniens, et des Perses pour
être reconnu du pêcheur de Galilée. Pierre
s'étonnerait et dirait, comme le Maître l'a
dit à propos des royaumes et des dignités de
la terre: "Mon royaume n'est pas de ce
monde."
La consécration du christianisme, — si le
christianisme avait besoin d'être consacré
de nouveau, — s'effectuerait donc par l'affran-
chissement de la papauté spirituelle, par la
division nécessaire entre ce qui relève de
l'Église et ce qui relève de l'État, par
la séparation complète entre ce qui est
éminemment divin et ce qui est purement
humain et passager. Rome n'est qu'une
ville, comme la Mecque, comme Jérusalem,
comme Memphis ou Héliopolis, et l'esprit

flotte dans l'immensité. Tous les mondes
habités doivent être chrétiens. Et puis, car
cela est d'accord avec la loi et la sagesse,
vous ne pouvez pas servir deux maîtres à la
fois, être Papo et roi, vous attacher à la
terre et au ciel, bûcher et maudire, être la
croix et l'épée, rester le successeur de Pierre
en endossant le harnais militaire de Jules II.
Les gouvernements théocratiques ont été
condamnés par celui qui disait: "Qui se
sert de l'épée périra par l'épée." Est-on
prêt à l'héroïsme, au dévouement, au sacrifi-
ce, à la pureté, à la sainteté, à l'apostolat
glorieux des Ames saintes, à la bénédiction
urbis et orbis, quand un gendarme vous
demande s'il faut permettre aux lazzaroni de
chanter la gaudriole? Et-ce que les soucis
de votre royauté temporelle, en matérialisant
vos intérêts et vos espérances, en favorisant
des compromis étranges, en vulgarisant
l'hérésie sans lequel nulle religion n'est
durable et sacrée, vous ne négligez pas et
ne compromettez point le sacerdoce du
royaume des cieux? Les peuples modernes,
plus croyants qu'on ne le suppose, sous leur
apparence de scepticisme, n'aiment pas
l'apôtre qui est roi, et ils prétendent que
les véritables chevaliers du temple sont ceux qui
préparent, inculquent ceux qui se hardent
d'acier, s'arment de la lance et combattent
pour le salut de leur maison et de leur
domaine.
L'affranchissement de la papauté spirituelle
est donc nécessaire.
Il est nécessaire aussi et hautement reli-
gieux que s'effectue en ces jours la séparation
de l'Église et de l'État, afin que la
confusion cesse dans l'esprit des hommes,
afin que le respect soit entier et complet
pour les choses de Dieu, afin que les révo-
lutions, detentes de simples évolutions nor-
males, perdent leur caractère de fanatisme
cruel et de représailles sanglantes, afin
même que le christianisme, reprenant son
ascendant sur les Ames et sa direction sur
les consciences, rende pour le monde la loi de
vérité, de justice et de splendeur.
Désirer cela, nous vous le demandons,
est-ce blasphémer?
Quant aux Royautés, puisqu'elles sont
condamnées dans le Pape lui-même, elles le
sont bien d'avantage dans tous ceux qui
portent actuellement un sceptre et une cou-
ronne, qui se nomment Amédée ou Guil-
laume, qui sont un peu de cette bonne qui
fut jadis Napoléon, qui font pitte, dégoût et
honte pendant leur vie et à leur mort.
Des Royautés!
Des idiots ont été rois, des bandits ont
porté la couronne, Charles X régna jusqu'en
1830; et ceux qui ont visité le quartier de
Soho, à Londres, il y a quatorze ou quinze
ans, ont connu un brave et innocent vieillard
qui se nommait Bruno, avait été sabotier à
Orléans, vendait de l'huile à lampe, se
présentait fils de Louis XVI, en donnait
pour preuve la longueur de son nez bour-
nois, et devait volontiers un pot de
porter avec l'auteur du présent article, — un
drole d'article, n'est-ce pas?
Des rois!
Ils courent les chemins de l'exil, appar-
us, décolorés, mendians, n'intéressant plus
personne, ressemblant à Charlemagne ou à
Charles-Quint comme un haron nu par
l'agio ressemblant au baron chrétien du
temps des croisades. Le peuple, dans un
jour de légitime colère, a brisé leurs trônes
de sapin, et sa philosophie les a déconcrés
de tout prestige. Qui n'a pas vu des
rois? Lola Montès n'en a-t-elle pas usé
jusqu'à la fielle? Est-ce que leurs rejets
non sont pas des blancs-becs et des gamins
incapables de soulever à deux mains l'épée
de François Ier? Un simple avocat, régent
de son temps presque tous les avocats, est
de force à briser un trône, et ce sont dans
des flèches, déguisées ou laquées, tremblantes
comme des femmes, que se savent mainte-
nant les Royautés et les Majestés. Les rois
n'ont plus même le courage du crime, et
nient peu et le génie de l'intrigue. Thiers
les trouve absolument et misérablement
petits. L'un d'eux, un roi, un roi, un roi,
Qu'on en finisse donc avec eux, et que le
dix-neuvième siècle entere une bonne fois
et pour toujours une institution qui a fait
son temps et qui ne se recommande plus
par l'idiotisme de la seconde enfance, à
moins qu'on ne veuille, pour raffinerie der-
nière, donner au monde le spectacle d'un
roi patronné par Monseigneur Louis Veuillot
et invoquant, par ces temps de princesses
légères, le principe sacro-saint de la Hégi-
monie et du droit divin.

Diab!e!
Nous sommes loin de Cuba.
Nous avons pris le chemin des écoles, —
chemin qui prouvent bien, après tout, n'être
pas le moins agréable, puisque tout chemin
mène à Rome et part de Rome. Et Cuba,
la Perle des Antilles, l'île mollement bercée
par les vagues bleues du Golfe Mexicain,
notre voisine et notre rivale, est sur la voie de
la libre-pensée et du regard, prête à dépen-
siller la robe d'esclave qui fait ombre sur sa
beauté et l'obscurcit de groupe des nations
raïssées.
Mais, samedi prochain, si le ciel est pur, si
le vent souffle du Sud, si la Louisiane n'a
pas froid dans son manteau de brumes, si
notre vieille presse Hœ ne se brise pas, si
encore, — car il faut tout prévoir, — l'Espé-
rance qui fait vivre mais n'empêche pas de
montrir nous accorde une nouvelle semaine
d'existence, nous voyagerons par les haïen-
das, les pueblos et les terrazas de l'île de
Cuba.

Nouvelles.

— Un paysan de la Franche-Comté, pays où les
molets ne sont pas des fuseaux, écarquillait les
yeux devant un "Ballet" du Palais-Royal, en
compagnie d'un de ses vieux amis devenu l'arian-
— Comment l'homme-tu cela, demanda le paysan
étonné à son ami, et quelle est cette danse-là?
— Un "Ballet".
— En effet on voit les manches.
— Un bon curé faisait de la morale à un pom-
pier de Nanterre.
Le pompier en avait besoin, levant le conde
comme la danseuse lève la jambe, et se gisant six
jours sur sept.
— Il faut, mon ami, dit l'excellent curé, renouer
à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.
— En vérité, répliqua l'homme de Nanterre,
j'ignorais que Satan fut pompier.
Que c'est bête!

— Juré de Police. — Quand donc se réunira
notre Mécanic's Institute paroissial?
— Ces jours-ci, croyons-nous.
M. Geo. E. Bovee, qui en est le président, sans
en être membre, apportera-t-il encore ses lumières
et ses merveilleux dévouements à la pseudo-
Assemblée de Saint-Jacques?

— La loi étant désormais une plaisanterie, M. G.
E. Bovee présidera probablement l'illustre Assem-
blée dont il est le chef et l'organisateur.
Quant à M. H. Tursand, qui n'est pas plus
légalement membre de Jury de Police que le
capitaine du Bart Abbe, sera-t-il, lui aussi, à ce
qu'il appelle son poste?

M. H. Tursand, nous vous engageons, dans
votre intérêt d'honnête homme et de bon citoyen,
à donner purement et simplement votre démission,
ou plutôt à vous retirer sans rien dire. Amiez
vous été élu par cinq cent mille hommes que vous
ne seriez point encore membre du Jury de Police
de Saint-Jacques, puisque votre élection est
entachée d'illégalité et que la loi ne permet pas à
deux individus du même district d'être en même
temps membres du même Jury de Police.
Dura lex, sed lex, dit l'axiome de droit.
Il faut donc vous conformer à la loi.
Un honnête homme ne saurait agir autrement.

— Mais est-il bien vrai que notre Mécanic's
Institute local a proposé d'offrir jusqu'à voter
un budget de dépenses de \$21,405 00 pour notre
malheureuse paroisse?

— Car de braves citoyens, — pas des carpet baggers,
— se sont naïvement égarés que le "Louisianais"
publiait et donnait des chiffres imaginaires.
Des chiffres imaginaires!
Non, en vérité, et la signature de Geo. E. Bovee
s'étale majestueusement au bas du Tableau de nos
chiffres officiels et financiers, comme elle s'est jadis
étalée, pendant trois ans, au bas des lois stupides
et étouffées du grand Mécanic's Institute.

— La chose est donc vraie, et cinq individus irres-
ponsables, peu ou point connus, étrangers ou à
peu près étrangers à la communauté, en aucune
façon intéressés au bien de la paroisse, pas même
contribuables, s'arrogent le droit égaré de taxer
jusqu'à un morceau de pain du pauvre.
Ils fouillent dans nos poches avec une audace
sans pareille.
Ils nous dévalisent systématiquement.
Le peuple est leur victime.
En vérité, cela est trop fort. Le méurons-nous?
Notre paroisse sera-t-elle de la lacheté? Dirait-on
que l'on peut nous fouetter sans crainte, et qu'il
ne nous reste pas même le courage de protester
contre l'impudence de nos détraqueurs insolents?
Car enfin nos expressions ne sont ni trop fortes,
ni trop énergiques, ni trop passionnées.

C'est au nom d'un droit que nous parlons, au
nom d'une communauté outragée, dans l'intérêt
d'un peuple qui souffre, qu'on ruine, dont le sort
doit éveiller les plus indifférents. Qui donc
ignore ici que la propriété est entachée, que le
travail est devenu presque impossible, que nous
n'avons ni argent ni crédit, que la misère est chez
nous, que l'impôt nous coupe notre dernière
chance et notre dernier morceau de pain, que la
maison qui nous abrite, triste aïe d'une famille
déchue, a cessé de nous appartenir et d'appartenir
à nos enfants?

— Un M. Marie, pseudo-représentant de
Terrebonne au Mécanic's Institute, mais
nullement le fils de l'illustre avocat français
Marie, fait de l'esprit dans la rue des
Dryades. Il a présenté l'autre jour un bill
pour services rendus au parti républicain
de cet État. L'Assemblée n'en a rien fait, et
car ce n'est pas M. Marie, de Terrebonne,
qui a écrit ce bill.

— P. S. — Thiers a signé le traité de commerce
entre la France et l'Angleterre. — Probable-
ment, d'après les amendements adoptés par le
comité des 30, à l'Assemblée nationale, que
la France aura une seconde Chambre et que
l'Exécutif pourra parfois prendre la parole.
— Thiers doit aller à l'Exposition de Vienne.
Les insurgés carlistes sont en déroute.
Le curé de Santa Cruz, un de leurs chefs,
galope.

Guillaume, le Shah des Perse et le prince
de Galles iront, eux aussi, à l'Exposition de
Vienne.
Dix-sept couvents, à Rome, ont été saisis
par l'État.

— L'affaire de la Louisiane se poursuit
toujours au Congrès. Bon espoir. Kellogg
baisse terriblement. G. E. Bovee, de Saint-
Jacques, est le lion de Washington, et les
salons se le disputent.

— La députation de Washington, a été
vue à la Législature du peuple, le 29 Janvier:
A M. T. A. Adams, Président du Comité
des citoyens.
Messieurs,
Il est certain maintenant que le gouverne-
ment de Kellogg ne sera pas reconnu.
Nous vous donnerons de plus amples
détails à notre arrivée en ville. Nous
partons ce soir.

WHEELLOCK,
JANES,
OZIER.
Washington, 29 Janvier 1873.

Donc, bon espoir.
Attendez toutefois quelque chose de
moins vague, de plus positif, pour chanter
ceci librement et joyeusement.

Lotal.

— M. Geo. E. Bovee, qui en est le président, sans
en être membre, apportera-t-il encore ses lumières
et ses merveilleux dévouements à la pseudo-
Assemblée de Saint-Jacques?

— La loi étant désormais une plaisanterie, M. G.
E. Bovee présidera probablement l'illustre Assem-
blée dont il est le chef et l'organisateur.
Quant à M. H. Tursand, qui n'est pas plus
légalement membre de Jury de Police que le
capitaine du Bart Abbe, sera-t-il, lui aussi, à ce
qu'il appelle son poste?

M. H. Tursand, nous vous engageons, dans
votre intérêt d'honnête homme et de bon citoyen,
à donner purement et simplement votre démission,
ou plutôt à vous retirer sans rien dire. Amiez
vous été élu par cinq cent mille hommes que vous
ne seriez point encore membre du Jury de Police
de Saint-Jacques, puisque votre élection est
entachée d'illégalité et que la loi ne permet pas à
deux individus du même district d'être en même
temps membres du même Jury de Police.
Dura lex, sed lex, dit l'axiome de droit.
Il faut donc vous conformer à la loi.
Un honnête homme ne saurait agir autrement.

— Mais est-il bien vrai que notre Mécanic's
Institute local a proposé d'offrir jusqu'à voter
un budget de dépenses de \$21,405 00 pour notre
malheureuse paroisse?

— Car de braves citoyens, — pas des carpet baggers,
— se sont naïvement égarés que le "Louisianais"
publiait et donnait des chiffres imaginaires.
Des chiffres imaginaires!
Non, en vérité, et la signature de Geo. E. Bovee
s'étale majestueusement au bas du Tableau de nos
chiffres officiels et financiers, comme elle s'est jadis
étalée, pendant trois ans, au bas des lois stupides
et étouffées du grand Mécanic's Institute.

— La chose est donc vraie, et cinq individus irres-
ponsables, peu ou point connus, étrangers ou à
peu près étrangers à la communauté, en aucune
façon intéressés au bien de la paroisse, pas même
contribuables, s'arrogent le droit égaré de taxer
jusqu'à un morceau de pain du pauvre.
Ils fouillent dans nos poches avec une audace
sans pareille.
Ils nous dévalisent systématiquement.
Le peuple est leur victime.
En vérité, cela est trop fort. Le méurons-nous?
Notre paroisse sera-t-elle de la lacheté? Dirait-on
que l'on peut nous fouetter sans crainte, et qu'il
ne nous reste pas même le courage de protester
contre l'impudence de nos détraqueurs insolents?
Car enfin nos expressions ne sont ni trop fortes,
ni trop énergiques, ni trop passionnées.

C'est au nom d'un droit que nous parlons, au
nom d'une communauté outragée, dans l'intérêt
d'un peuple qui souffre, qu'on ruine, dont le sort
doit éveiller les plus indifférents. Qui donc
ignore ici que la propriété est entachée, que le
travail est devenu presque impossible, que nous
n'avons ni argent ni crédit, que la misère est chez
nous, que l'impôt nous coupe notre dernière
chance et notre dernier morceau de pain, que la
maison qui nous abrite, triste aïe d'une famille
déchue, a cessé de nous appartenir et d'appartenir
à nos enfants?

— Un M. Marie, pseudo-représentant de
Terrebonne au Mécanic's Institute, mais
nullement le fils de l'illustre avocat français
Marie, fait de l'esprit dans la rue des
Dryades. Il a présenté l'autre jour un bill
pour services rendus au parti républicain
de cet État. L'Assemblée n'en a rien fait, et
car ce n'est pas M. Marie, de Terrebonne,
qui a écrit ce bill.

— P. S. — Thiers a signé le traité de commerce
entre la France et l'Angleterre. — Probable-
ment, d'après les amendements adoptés par le
comité des 30, à l'Assemblée nationale, que
la France aura une seconde Chambre et que
l'Exécutif pourra parfois prendre la parole.
— Thiers doit aller à l'Exposition de Vienne.
Les insurgés carlistes sont en déroute.
Le curé de Santa Cruz, un de leurs chefs,
galope.

Guillaume, le Shah des Perse et le prince
de Galles iront, eux aussi, à l'Exposition de
Vienne.
Dix-sept couvents, à Rome, ont été saisis
par l'État.

— L'affaire de la Louisiane se poursuit
toujours au Congrès. Bon espoir. Kellogg
baisse terriblement. G. E. Bovee, de Saint-
Jacques, est le lion de Washington, et les
salons se le disputent.

— La députation de Washington, a été
vue à la Législature du peuple, le 29 Janvier:
A M. T. A. Adams, Président du Comité
des citoyens.
Messieurs,
Il est certain maintenant que le gouverne-
ment de Kellogg ne sera pas reconnu.
Nous vous donnerons de plus amples
détails à notre arrivée en ville. Nous
partons ce soir.

WHEELLOCK,
JANES,
OZIER.
Washington, 29 Janvier 1873.

Donc, bon espoir.
Attendez toutefois quelque chose de
moins vague, de plus positif, pour chanter
ceci librement et joyeusement.

TRAVAIL. — Où en sont les agriculteurs?
Quelques planteurs, — principalement ceux de la
plantation moyeuze, — ont leurs travailleurs ordi-
naires.
Ces travailleurs sont généralement des salariés.
Quant aux hommes de la grande plantation, ils
ne sont guère en mesure de travailler sur une
grande échelle. Les avances sont nulles ou difficiles;
les capitaux manquent, les travailleurs ne savent
que faire et quel système adopter.
L'idée de "travail à la part" sourit peu aux noirs.
C'est malheureux.
Que ne nous efforçons-nous de leur démontrer la
supériorité incontestable de ce système sur les
vieux systèmes?

Si ces pauvres insensés savaient, comprennent,
s'expliquent les devoirs et les droits de la vie
civile, éprouvent un besoin réel de liberté,
de dignité et de bien-être, ils s'hâteraient pas un
seul instant à prendre la voie qui conduit au salut
général.

On ne les verrait plus travailler en jour le jour,
gaspiller en une heure le salaire d'un mois, se
montrer rétifs à l'émulation et insouciant à l'avenir;
n'être, pour ainsi dire, que des enfants sans esprit
d'ordre, sans résolution ferme et sans courage
sérieux.

Que ne comprennent-ils qu'il n'y a de liberté
vraie que celle qui repose sur la propriété!
Et la propriété en Louisiane, aujourd'hui, appar-
tient aux travailleurs.

Mais où sont les véritables travailleurs?
Cependant, comme la misère nous talonne (ous;
comme il est malaisé de vagabonder ou de dormir,
comme la faim domine les pensées et les manières
volontés les plus énergiques, comme aussi les
épiciers ne sont plus d'humeur à donner leurs
provisions aux faibles, nous espérons que bientôt
les charrettes seront bientôt occupées.

Mais, braves gens, travailleurs et propriétaires;
dans l'intérêt de l'un comme dans l'intérêt de
l'autre, ne craignons pas de renouer au salariat
pour adopter le travail coopératif.

Au reste, constatons être plaisir que le nouveau
système, si fécond en résultats partout où il est
sagement organisé, compte maintenant de nom-
breux adhérents dans notre paroisse.

Ah! si les politiciens diables et les carpet-
baggers de l'enfer, au lieu de tripler dans le noir
et dans l'obscurité, avaient en une ombre de ten-
dresse pour la pauvre race de couleur et de la
Louisiane, ils feraient un effort pour nous
influencer libéralement; mais l'ordre, le travail,
l'économie et l'honneur n'étant point leur affaire.
Destructeurs, désorganiseurs, pillards et malen-
drins, pourquoi se seraient-ils occupés de science
sociale et d'économie politique, quand la haine des
races et l'antagonisme des intérêts les favorisait
dans leurs ambitions immondes et leurs spéculations
honteuses?

La presse dite "honnête", elle aussi, est à blâmer.
La politique a été son étendard.
Et ne la trouvez-vous pas belle sur son drapeau
Don Quichotte?

— Incontestablement le "travail à la part"
est bon.
Mais il faut qu'il se pratique, autant que possible,
sans le concours du coïteur, une lèze malhonnête.
Il faut, en outre, que le contrat le plus juste, le
plus équitable et le plus clair soit signé par les
deux contractants; que ce contrat ne rappelle ni
l'esclavage ni le salariat; en un mot, qu'il soit non
moins favorable à l'un qu'à l'autre.

C'est, nous l'oublions point, une association d'égaux.
Le travailleur est ignorant et méfiant.
Il faut le rendre sûr.
Donc, ne nous enchaînons pas aux courtiers, car
nous serions obligés d'y enchaîner le travailleur
avec nous. Ce qui produit un très mauvais effet et
une méfiance dangereuse. Et, si faire se peut,
quand la récolte est à la sucrerie ou au moulin à
coton, égarons équitablement le partage et laissons
au travailleur la liberté absolue de disposer de sa
part.

— ÉLECTION. — Dans l'histoire de tout les peuples,
même des plus sévères et des plus illustres, il y a
une heure pour les sages.
C'est comme un intermède de matiné.
Des maréchaux assis dans la chaise curule des
Pères Consécrés, grimés, se donnant des airs
d'hommes, prenant leur rôle au sérieux, se croyant
législateurs et s'écroulant, est très drôle et pas
absolument rare.

La vie des peuples a toujours un côté burlesque.
Adonc, ce qui suit n'ayant rien de commun avec
ce qui précède, nous avons aujourd'hui cette élec-
tion.
Une élection de Sénateur pour le septième
district.

C'est aujourd'hui qu'on remplace M. O. F.
Hunsaker, le déserteur du Mécanic's Institute, le
transfuge qui a en la maladresse de terminer sa
carrière politique par un acte de repentir.
Et quel est son remplaçant?
Son remplaçant est, croyons-nous, l'éternel petit
Bovee.

Car l'éternel petit Bovee, avec l'adresse que
nous lui connaissons et la vertu qu'on lui suppose,
s'est habilement ménagé la nomination de délégué
des paroisses Saint-Jacques et Assencion.

Les hommes de couleur, dans ces deux paroisses
où domine l'élément noir, aiment M. G. E. Bovee
et le considèrent comme un petit bon Dieu. Ils
ne savent et ne peuvent que par lui. Ils apprécient
ses qualités intellectuelles et morales. Ils se
souviennent, quand leur petit bon Dieu était
épicière au St. James Sentinel, qu'ils ne payaient
pas trop cher le whiskey électoral et républicain.
C'est bien inutilement que le Sénateur Barber,
un autre, et un gros mot — un pléonisme déclaré
que G. E. Bovee avait exercé le métier de chasseur
de "nègres marrons". La popularité de Bovee
n'a pas souffert d'une telle déclaration. Bien plus,
l'homme a grandi depuis ce jour. Il a donc des
amis, des camarades, des courtisans, une masse
d'électeurs à sa disposition. Ses désirs sont des
volontés. Des citoyens prétendent que sa mort
serait un deuil pour la Louisiane, pour la Républi-
que et surtout pour la race de couleur. Son seul
défaut est d'avoir le pas blanc.

Donc, que M. G. E. Bovee soit Sénateur.
Il a la taille qui convient aux Sénateurs.
Ce sera un magnifique Père Consécré dans une
magnifique chaise curule.